

Lettre ouverte et de circonstance

Autor(en): **Cavaleri, Maryse**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **83 (1980)**

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684426>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lettre ouverte et de circonstance

par Maryse Cavaleri

Monsieur,

Votre anniversaire me donne l'occasion de vous adresser cette lettre et, d'une certaine manière, de régler mes comptes avec vous.

Entendez-moi bien: de dire ce qu'on été les rapports du *Démocrate* et de Charles Beuchat, d'une part, du professeur de français que vous étiez et de la gymnasienne que je fus, au milieu du siècle.

J'ai feuilleté les collections du *Démocrate* pour essayer de situer exactement le début des liens entre notre journal et vous. J'ai trouvé, en date du 5 janvier 1929, un court billet, émanant d'un «Jurassien de Paris» et qui était signé Ch. B. Il n'y avait pas moyen de se tromper, même à cette époque où la rédaction observait une remarquable et peu compréhensible discrétion sur l'identité de ses collaborateurs.

Fait-elle partie de la légende familiale ou l'ai-je imaginée, cette rencontre de Bertrand Schnetz et de Charles Beuchat à Paris, sur un banc et la longue collaboration qui en est issue et qui dure encore?

Vous avez toujours parlé de Bertrand Schnetz avec respect et, je crois, une certaine admiration. Il a constamment été, dans nos rapports, votre mesure et votre référence: je ne suis pas sûre, absolument, que ce fût le moins du monde en faveur de nous qui lui avons succédé... Il est significatif, par exemple, de cet état d'esprit(je dirais: de cette fidélité) que la dédicace que vous m'avez adressée de votre dernier livre fasse, une fois encore, référence à mon grand-père.

Je peux imaginer que c'est ce lien personnel qui vous a lié au *Démocrate* et qui a été à l'origine d'une collaboration exemplaire.

Exemplaire, car il y a un demi-siècle que votre rendez-vous hebdomadaire est tenu et attendu par vos et nos lecteurs. Exemplaire — et c'est ici un hommage que je tiens à vous rendre sur le plan professionnel — parce que, quelles qu'aient pu être les circonstances de la vie, où que vous fussiez (et Dieu sait que vous n'êtes pas précisément casanier!), votre article est toujours arrivé ponctuellement et à temps à la rédaction.

Semaine après semaine, vos chroniques nous ont apporté et nous

apportent vos jugements, vos impressions, vos indignations, vos prises de position et — pourquoi le cacher? — vos partis pris. Elles nous ont ouvert l'accès à des œuvres littéraires que — redoutable pouvoir des critiques — nous voyions d'abord de vos yeux, jugions de vos jugements, mais aussi, parce que vous êtes loin d'être uniquement un homme de livres et de cabinet — au monde qui nous entoure. De Paris à Hambourg, vous nous avez fait voyager, posant sur les gens un oeil critique certes, mais jamais prévenu. Et, en parlant du passant des bords de la Seine ou de l'Alster, d'une certaine manière, c'est encore vous que vous racontiez. Depuis le temps que nous vous fréquentons — je veux dire que nous vous lisons —, nous en sommes venu à prévoir assez exactement les écrivains que vous pourfendriez, ceux que vous traiteriez avec une condescendance amusée — les femmes auteurs, me semble-t-il, n'ont pas toujours été considérées par vous d'un oeil objectivement critique. Ou me trompé-je? - ceux enfin que vous loueriez, car vous trouviez en eux ces qualités de clarté et de logique que vous prisiez par-dessus tout. Mais quels que soient vos goûts, vos préférences ou vos partis pris, vous avez toujours fait et vous continuez à faire preuve d'une curiosité sans cesse à l'affût, toujours en alerte et prête à s'intéresser à toutes les nouveautés.

Ce n'est pas une qualité tellement répandue pour qu'on la passe passe sous silence.

* * *

Combien redoutable est votre facilité de discours dans ce pays, où l'éloquence n'est pas vertu cardinale — il est vrai qu'elle l'est peut-être devenue davantage, sous l'effet des événements que vous savez — et notre instinctive réaction d'élève était de nous prémunir contre elle. C'est ce que vous appeliez notre agressivité verbale, à une époque où il n'était guère concevable qu'elle fût autre.

Après coup et en y réfléchissant bien, elle nous a peut-être empêchés — notre seule excuse était d'être alors des adolescents sans doute excessifs — d'avoir accès aux connaissances que vous possédiez.

Je vous le dis: le salon de Madame de Saint-Victor nous irritait tant par la seule évocation que vous en faisiez, complaisamment nous semblait-il, que nous n'avons pas prêté attention aux témoignages que vous pouviez apporter et que, plus tard, nous avons trouvés dans vos livres.

Votre aisance et votre désinvolture nous faisaient sentir combien ces qualités nous manquaient et nous avons passé quelques (bons) moments à chercher comment les battre en brèche. Nous avons parfois

trouvé: cela nous menait fort loin de la littérature ou de la philosophie, est-il besoin de le dire?

Vous aviez également la tâche difficile de nous apprendre à écrire. Et ce n'est pas un mince paradoxe que vous qui êtes, sauf votre respect, un homme de mots, vous exigiez de nous que nous n'en employions que le strict minimum.

Le modèle de style que vous nous proposiez — il est vrai que nous étions peut-être enclins à une exubérance et à une incontinence verbales propres à cet âge —, le *nec plus ultra* était à vos yeux (et pour vos notes) la dissertation sèche et précise du scientifique. Le summum de la louange — non, vous n'en étiez pas prodigue — était: « Travail solide et clair ». Nous nous sentions, est-il besoin de le dire, condamnés et réduits à je ne sais quel lit de Procuste littéraire. Nous y avons, en tout cas, appris la concision. Y avons-nous gagné la clarté en plus, à défaut de la profondeur? Votre influence aura alors été réelle. A la réflexion, elle a été plus marquée dans l'écriture que dans la lecture.

Vous nous aviez donné un outil et quelques clés. Et, en sus, un certain goût pour la contestation.

Il est vrai qu'elle ne s'appelait pas encore ainsi.

Maryse Cavaleri

